

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Tant va la source... qu'à la fin...

Les Ferdinand de Suzanne Paradis

Suzanne Paradis, *Les Ferdinand*, coll. « Roman québécois »,
Montréal, Leméac, 1984, 316 p.

Gabrielle Poulin

Number 36, Winter 1984–1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39841ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1984). Review of [Tant va la source... qu'à la fin... *Les Ferdinand* de Suzanne Paradis / Suzanne Paradis, *Les Ferdinand*, coll. « Roman québécois », Montréal, Leméac, 1984, 316 p.] *Lettres québécoises*, (36), 9–11.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



par Gabrielle Poulin

Tant va la source... qu'à la fin...

Les Ferdinand

de Suzanne Paradis



Photo: Athé

Le dernier roman¹ de Suzanne Paradis, ai-je écrit récemment dans un court article pour le journal *Le Droit*, est «beau... comme un miracle²». C'était au lendemain de ma première lecture des *Ferdinand*. Depuis, sans doute à l'instar des témoins encore abasourdis par la merveille qu'ils ont vue, je suis revenue au lieu du prodige. Histoire de bien m'assurer que je n'avais pas été dupe, que ma crédulité, que, que, que... Le charme a joué de nouveau. L'envoûtement s'est reproduit. Aussi est-ce en toute lucidité que j'ose, *hic et nunc*, crier au miracle encore une fois.

Mon témoignage, j'ose l'espérer, est d'autant moins sujet à caution que je suis loin d'être une incondionnelle de l'univers romanesque de Suzanne Paradis. Jusqu'à maintenant, ses livres avaient l'habitude, quelque part autour de la dixième page, de me tomber des mains. J'admirais la ferveur de la romancière, sa ténacité, la richesse de sa personnalité, de son sens artistique, de sa langue, de sa

culture et bien des choses encore, mais... je n'aimais pas ses romans. On me laisse habituellement choisir, du moins dans mes chroniques pour la presse écrite, les livres dont je souhaite parler. Les oeuvres que j'aime ont le don de m'inspirer. Comme elles sont assez nombreuses pour le temps dont je dispose et l'espace qui m'est alloué, je... j'évite de parler des autres. Je n'ai jamais rien écrit à propos des romans de Suzanne Paradis.

Voilà, ma confession est terminée. Je me sens purifiée, légère comme une convertie et prête à témoigner du miracle: de l'apparition de cet univers réel et vivant, qui échappe pourtant aux lois du réel et aux impératifs des modes; de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants très ordinaires, qui sont libres et fiers comme des dieux; de la cohérence, de l'harmonie des couleurs, du rythme, de la mesure, de l'équilibre des formes et de la richesse de l'inspiration qui donnent à ce roman la splendeur inépuisable d'un tableau de grand maître.

UN UNIVERS MYTHIQUE

Les lieux de l'action? Dans la petite ville de Saint-Gabriel, une ruelle au nom farfelu: la ruelle Bigaouette; une grande maison de dix pièces, ouverte à tous les rêves, faite pour abriter une flopée d'enfants et les enfants des enfants des enfants; un parterre de quelques pieds carrés à la terre sèche et dure, qui ne devrait pas favoriser la croissance ni la floraison des rosiers, un café: «Chez Sam», trop modeste vraiment pour espérer jamais pouvoir accueillir une chanteuse, encore moins une grande chanteuse de cabaret; quelques pas plus loin, une forge insolite, anachronique, remplie de livres d'histoire et du piaffement de chevaux invisibles; plus loin encore, en dehors des limites de la ville, une boutique d'artisanat, avec une vitrine en forme de hublot, remplie de fleurs et d'animaux de velours, de poupées de coton et de pierrots endimanchés, où circule, vigilant et énigmatique, un chat sorti tout droit d'un livre de contes; enfin, au-delà des frontières, la très grande ville de Yorktown avec ses magasins chics, ses édifices à bureaux et ses banlieues bourgeoises. Tous ces lieux si divers sont mystérieusement rassemblés en un même espace par des chemins secrets de rêve, de désir et de sang. Des lettres inattendues se mettent à circuler, traçant de nouvelles voies, resserrant des liens qui allaient peut-être se perdre, en attendant que la motocyclette, avec son «cavalier de l'aube», force les terres et les eaux à s'ouvrir.

Rien que de très banal en apparence dans ces maisons, ces bars, ces chambres à coucher. Pourquoi a-t-on envie de s'y attarder, de s'y reposer? Ou bien, au contraire, quelle force s'empare soudain du lecteur et

le pousse en avant sur des routes qui, malgré tout, paraissent familières?

Les coordonnées de l'espace créé par la romancière pour y faire vivre ses personnages relèvent des mouvements du cœur, de son double rythme essentiel. Repos de la contemplation; élan propulseur. Désir et jouissance. Attente et sursaut. Accueil et offre. Constamment arraché au monde intérieur qui n'ose même plus le solliciter, le lecteur retrouve, dans ce roman, les conditions d'équilibre qui lui font défaut dans la vie de tous les jours. L'espace se présente ici comme celui d'une montagne sacrée tout au long de laquelle un dieu bienveillant aurait aménagé des paliers de repos et de contemplation. Sur chacun de ces paliers, un personnage ébloui nous a précédés et entraînés à notre insu: un homme, une femme, un enfant. Il ne vous voit pas, mais il nous fait des signes d'amitié.

DES PERSONNAGES PLUS GRANDS QUE NATURE

Au premier abord, tout comme les lieux qu'ils habitent, les personnages de ce roman nous paraissent familiers. Ferdinand 1^{er} circule dans la ruelle Bigaouette, de sa maison au café «Chez Sam», dont il est propriétaire, à la forge de Roux, qui est son plus ancien et plus fidèle ami. Ferdinand II, neveu du ci-devant, recueilli par lui, quand il avait cinq ans, a quitté l'école sur un coup de tête et est en train de découvrir, au fond d'un garage métamorphosé en atelier, qu'il peut fixer sur ses toiles l'image des gens qui le fascinent. Célimène, dite Mamène, a trente-cinq ans; elle est la femme du Premier et la tante du Deuxième. Jusqu'à ces der-

niers temps, elle travaillait comme chanteuse dans un cabaret. Quand le roman commence, on vient tout juste de donner son congé à Célimène et d'engager à sa place, une chanteuse beaucoup plus jeune. Roux, qui semble envoûté par les Ferdinand, vit à proximité d'eux. Quant à Janice, qui, de temps en temps, précédée de son inséparable chat, surgit dans la ruelle Bigaouette, elle a l'air si fragile qu'on la dirait «promise à une dissolution prochaine». Voilà pour les familiers de la ruelle Bigaouette de Saint-Gabriel.

Mais pourquoi le café du Premier s'appelle-t-il «Chez Sam»? Où est donc passé le père de Ferdinand et sa mère Barbara et sa soeur Léona, qui est précisément la mère de Nandeu, le petit garçon de cinq ans que lui et Célimène ont trouvé sur le seuil de leur porte, en rentrant de leur voyage de noces pour ainsi dire? De ce côté-ci de la frontière, l'on n'a jamais oublié les exilés de Yorktown. Au moment où Suzanne Paradis commence son récit, tout un réseau d'échanges semble vouloir s'organiser de Saint-Gabriel à Yorktown, comme de l'atelier du peintre à la maison de Célimène et du Premier, à la forge, au café, à la boutique de Janice.

Oui, des personnages ordinaires, qui ont, bien sûr, comme tout le monde, leurs petits et leurs grands secrets. La narratrice aurait pu jouer au psychologue et, par toutes sortes de détours, forcer les révélations ou violemment exposer les consciences au grand jour, grâce à la toute-puissance astucieuse et effrontée d'un «je» polyvalent. Non, ces gens, qu'elle respecte autant qu'elle les aime, ont indiqué eux-mêmes à la narratrice les distances à ne pas franchir. Elle peut les appeler par leurs noms, mais doit rester, comme un témoin, à l'extérieur du drame.

Nandeu ne réussit-il pas à saisir l'essentiel de ses modèles juste à les contempler en silence? La lumière, les ombres, le jeu des couleurs, le rythme, l'audace et la pureté des formes, tout est dans le regard et dans la main de Nandeu. De la même façon, la vie intérieure, ses instants de grâce et de crainte, ses désirs, ses regrets, le rêve des roses rouges, la romancière les révèle sur la toile toujours nouvelle de son roman. Ainsi, parce qu'elle ose écrire, juste en contemplant l'image intérieure qu'elle se fait du Premier: «... parfois il bombe légèrement le torse pour que sa Célimène sente quel dieu il porte en lui et quelle reine elle est elle-même», elle ouvre l'accès à la dimension la plus secrète de l'univers qu'elle crée. Elle se fait complice de ces personnages ordinaires qui savent bien, eux, même s'ils ne le disent jamais, qu'ils sont extraordinaires. Quand, à propos du Deuxième, elle écrit: «Cet enfant scandaleux, porteur d'un passé de ténèbres, jetait sur leur mince univers un flot de lumière disproportionné», elle puise, dans cette affirmation même, l'audace et la force dont elle a besoin pour continuer ce récit absolument disproportionné par rapport à nos attentes terre à terre dans la vie et même en littérature.

Car il faut du courage pour attacher de l'importance aux rêves de roses rouges d'une Célimène, de même qu'à la petite silhouette énigmatique du chat de Janice. Célimène et Janice, qui sont les deux astres de l'univers des Ferdinand. Célimène, déesse des roses et de la fécondité. Femme de chair et de désir. Mère prodigieuse, accueillante comme la terre et bouleversante, dans sa beauté mûre, comme le champ de blé sous le soleil. Janice, petite sylphide, légère et transparente, qui va et vient, ne semblant connaître ni le doute ni la peur, purifiant l'air dont

elle tire sa forme et son mouvement:

... quand elle bougeait l'une ou l'autre partie de son corps, l'air vibrerait doucement et la lumière dansait un peu, puis remontait vers les puits du plafond qui la distribuait, pour retomber ensuite en une pluie d'un vert laiteux. (P. 41.)

Car l'espérance aussi est une «enfant sans âge, posée en travers de [nos] chemin[s] comme une énigme» (70).

Il faudrait aussi parler de Roux, le forgeron, tel qu'il est apparu ce jour-là à Nandeu et à Célimène, «figé dans une expression d'attente inexprimable, ou plongé lui-même dans un silence hypnotique plein de cris et d'appels qu'il écoutait avec une religieuse attention». «Il n'avait pas vraiment changé, écrit la narratrice-peintre, mais son teint, son regard, sa peau offraient une transparence qui annulait les effets de la canicule, qui le projetait au-delà des apparences.» (55.) Il faudrait parler du merveilleux petit Nathan, le demi-frère de Nandeu, parler de Léona, de Hugh Singer, son respectable et rassurant mari, de Rosalie, de Barbara, etc., etc.

Les personnages de Suzanne Paradis crèvent la toile et transcendent leurs propres limites. Grâce à la qualité

d'âme et au don de la romancière, ils apparaissent dans toute leur richesse et leur complexité individuelle, mais, en même temps, ils font figure de héros mythiques. En les regardant naître, vivre, aimer et mourir, le lecteur pressent que, pour eux, la naissance, la vie, l'amour et la mort ne sont pas uniquement les chaînons fatidiques d'un destin aveugle. Chacun de ces événements comporte sa part de révélations comme les paliers successifs de la montagne sacrée.

LA DISTANCE CRÉATRICE

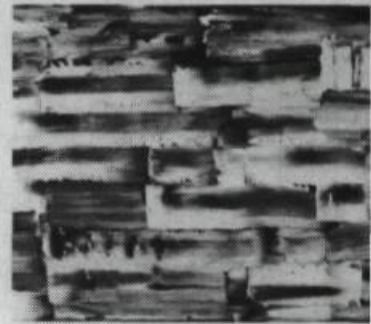
Entreprendre la lecture des *Ferdinand*, c'est s'engager dans une quête inespérée. C'est également s'engager dans une aventure humaine et littéraire fascinante. Dès la première page, le lecteur est saisi par le ton direct de celle qui l'invite à le suivre, par sa générosité et par son sens de l'hospitalité. Il se sent bien dans l'espace qui lui est ouvert. Il éprouve le confort de cette distance que la narratrice sait maintenir entre ses modèles, sa toile et les spectateurs de l'oeuvre en train de naître. Toute cette histoire, tous ces beaux sentiments auraient pu dégénérer en un romantisme et un lyrisme à l'eau de rose. L'art de Suzanne Paradis, sa longue expérience des êtres et de l'écriture lui ont

permis d'éviter l'écueil. Ses personnages, je songe en particulier aux amours de Nandeu et de Janice, ont la gravité et la légèreté des personnages de Chagall. D'autres fois, l'écriture devient impressionniste: dans les plis de l'air, ce sont les âmes qui bougent. L'humour, un humour très fin, jette sur ces pages une sorte de lueur dorée, la lueur d'un oeil qui rit. Les dialogues sont brefs, réduits à l'essentiel, non pas greffés sur le récit, mais surgissant de lui comme la vague qui ose avancer, de temps en temps, jusqu'au sable ou jusqu'au rocher et l'éblouir de sa fraîcheur toujours attendue et toujours imprévisible.

Oui, ce roman est beau comme un miracle. L'interaction constante entre l'attention aux moindres mouvements de la vie et la recherche ou le don de l'expression la plus parfaite en font une fête des sens et du coeur. *Les Ferdinand*, un chef-d'oeuvre? Je ne sais pas. Tout ce que je puis dire, c'est que ce roman a la passion et la sérénité, la sobriété et la richesse, la densité, la profondeur et l'innocence d'un premier jour. Pendant qu'on lit ce roman, parce qu'on le lit, les règles du monde changent... Longtemps après qu'on l'a refermé, persiste autour de soi une lueur fauve et dorée qu'on

LES FERDINAND

SUZANNE PARADIS



LEMÉAC

a envie d'emporter avec soi pour que d'autres puissent en ressentir le goût, la douceur et la plénitude. □

1. Suzanne Paradis, *Les Ferdinand*, coll. «Roman québécois», Montréal, Leméac, 1984, 316 p.
2. «Un roman beau... comme un miracle», *Le Droit*, 6 octobre 1984, p. 24.

Journal (1895-1911) de Lionel Groulx

Édition critique par
Giselle Huot et Réjean Bergeron

Sous la direction de

Benoît Lacroix, Serge Lusignan et Jean-Pierre Wallot
Biochronologie, Notices biographiques et Index thématique
Juliette Lalonde-Rémillard

- Un regard posé sur la société québécoise pré-industrielle
- L'expression d'un nationalisme à ses premières heures
- Texte intégral et inédit
- Le témoignage d'une écriture qui se fait
- Un premier texte de Groulx, à la source de son oeuvre

2 volumes, reliés toile, boîtier

65\$



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
C.P. 6128, Succ. «A»
Montréal (Québec), Canada H3C 3J7
Tél. : (514) 343-6321-25

le
livre
universitaire